HEBDOMADAIRE: 15 fr. — IIe année — Deuxième série: n° 18 — MARDI 10 MARS 1953

CONTRE COURANT

Ce qu'il faut dire

ANDRÉ MARTY

CET homme défraie à nouveau l'actualité. Il est coutumier du fait et tout un chacun peut le soupçonner d'adorer la publicité de bon ou de mauvais aloi. Les gens de mon âge se souviendront des retentissantes campagnes électorales faites sur son nom alors qu'il était un forçat politique, sans parti — en principe — et représentant les « idées de progrès ». Sorti du bagne il accepta de s'installer sur les banquettes du Palais-Bourbon et fit tout son possible pour y demeurer, se livrant à toutes sortes d'excentricités: depuis sa présentation vestimentaire, disons originale, jusqu'à ses interventions grossières et ses menaces violentes visant ses adversaires. Cet ex-officier mécanicien tenait absolument à faire « peuple »!

Aujourd'hui ce « gros bras » a été précipité à bas du pinacle où l'avaient hissé ses partisans et se trouve en butte aux plus basses attaques de la part de ceux qui ont utilisé son goût pour la démagogie — tout en sachant fort bien en quel mépris il les tenait, — de ceux qui se vengent, à retardement, des avanies qu'ils ont dû subir de sa part.

Or André Marty je l'ai bien connu. En des circonstances très particulières qui font que je puis parler de sa mentalité, de ses comportements avec assurance. En 1927 il était en prison pour un de ces complots que le gouvernement monte de temps à autres pour les besoins de sa politique. Dans la cellule mitoyenne je purgeais une condamnation pour un article paru dans *Le Libertaire* — le vrai — où avait été malmené Alphonse XIII. Il y avait, à ce moment-là au quartier politique, outre Marty: Jacques Doriot, Marcel Cachin, Henri Raynaud, Lucien Midol, le syndicaliste Bérard, Pierre Sémard, Jacques Duclos, Henri Barbé, Paul Vaillant-Couturier, Gaston Montmousseau et quelques autres. La coutume veut qu'en ce lieu une ambiance spéciale règne; que communistes, royalistes, anarchistes, syndicalistes puissent se coudoyer sans heurts violents malgré la divergeance profonde de leurs sentiments. Le « neutralisme » du quartier est de tradition.

C'est ainsi que Marty venait très, très souvent visiter son voisin. Un chant, presque toujours, l'annonçait:

C'est d'la faute aux fayots
Si l'on est mal sur les bateaux
Ah! fayot, fayot, fayot...
Tu nous f'ras crever la peau...

Vieille habitude de matave frondeur. Et nous bavardions de choses et d'autres. Il me parlait de ses confrères en communisme pour railler leurs travers. Il considérait Cachin comme un radical à peine socialiste, il prenait Doriot pour une brute, Raynaud pour un « sauteur ». Duclos pour un « rigolo »! Parfois des réunions du Comité central s'instauraient à la Santé même, où Marty eng... tout le monde, car il était acariâtre, amer, atrabilaire à la suite de ses longues détentions.

Aujourd'hui ses ex-amis l'accusent d'être un flic. C'est une vieille méthode héritée de Jules Guesde, Delory et consorts, mais qu'ils réservaient de préférence aux anarchistes, ces éternels gêneurs, dont les critiques pertinentes sont pour eux le bât qui blesse. En cherchant bien ils en trouveront, certainement, dans leurs rangs d'authentiques.

J'ai souvent pensé en voyant évoluer André Marty dans ma geôle — alors qu'il ne frayait pas avec ceux de son parti et que j'étais, à peu près, le seul qui pouvait lui rendre ses visites sans exciter sa mauvaise humeur — qu'il avait ce que Marcel Pagnol appelle la « mauvaise conscience ». Associé par son siège de parlementaire, prébende acceptée volontairement mais peut-être pas sans une douloureuse lutte intérieure, à des hommes dont il partageait si peu les convictions.

(Suite page suivante.)

A SAMEDI PROCHAIN

Nous publions le programme de notre soirée en camaraderie de samedi prochain en dernière page. Il est digne de supplanter un soir de cinéma. Le journal compte donc sur vous pour emplir la salle. Si vous avez reçu des cartes placez-les et si possible réglez-les nous afin de compenser les premiers débours. Merci à tous et à samedi prochain aux Sociétés Savantes.

dont il connaissait à peine les théories et désapprouvait les méthodes, il retrouvait là, dans la cellule de l'anarchiste, un peu de ce milieu où il eût aimé évoluer, à l'exemple d'un de ses frères qui fut assez longtemps secrétaire du groupe libertaire de Perpignan.

A moins que, abrité chez mon père durant un court moment de clandestinité, dans un pigeonnier truqué tenant lieu de boudoir où il se réfugiait au moindre coup de sonnette intempestif, j'aie bénéficié d'un préjugé favorable qui expliquerait la faveur insolite qu'il me témoignait.

Je n'ai pas revu Marty depuis ces temps lointains. J'ai su le rôle odieux qu'il a joué en Espagne et si j'égrenne ces menus souvenirs ce n'est pas pour valoriser un homme que j'estime méprisable, mais pour dénoncer une imposture, celle qui durant trente ans a présenté ce chef communiste comme l'animateur des mutins de la mer Noire.

C'est à l'occasion de ce séjour à la Santé qu'il écrivit son premier livre sur les événements auxquels il fut mêlé arbitrairement. La preuve en est dans le fait qu'il me demanda de la documentation sur l'affaire, documentation que je lui fournis. Il remania son livre par la suite, ce qui souleva sinon des protestations, du moins des objections, de ceux qui, effectivement, firent la mer Noire.

Dans deux à trois semaines *Contre-courant* commencera la publication des *Mémoires* de Canonne, de Pierre Le Roux, de Marcel Lagaillarde qui sont, eux, témoins-acteurs des fameuses mutineries. Ce sera là de l'histoire, contée simplement, de manière colorée parfois, de l'histoire véridique...

...SANS ANDRÉ MARTY

Louis LOUVET.

COMMUNIQUES

PACIFISTES INTEGRAUX. — Invitation aux pacifistes de toutes tendances aux réunions bimensuelles qui se tiennent les 2e et 4e samedis de chaque mois, de 18 h. à 20 h., 2, rue de Lota (sous-sol), 15e, métro: Pompe ou Dauphine. Renseignements complémentaires en téléphonant à Kléber 03-88.

COMITES DE DEFENSE SOCIALE ET D'ENTRAIDE. — L'Union indépendante des Comités de défense sociale et d'entraide attire l'attention des militants et des hommes libres sur l'intensification de la répression, tant sur les objecteurs de conscience que sur les peuples soumis à l'exploitation coloniale. Il est nécessaire qu'une action vigoureuse s'engage qui donne à réfléchir aux tenants du pouvoir et les fasse reculer.

C'est le but que se sont donné les militants de diverses centrales syndicales qui ont pris l'initiative de la constitution du mouvement des Comités de défense sociale et d'entraide. Tous renseignements pour constituer des sections locales sont fournis par le secrétaire: Aimé Capelle, 9, avenue Secrétan à Paris (19e).

DEUX JUGEMENTS

Au nom d'une justice trop empreinte de partialité qui, souvent, fait abstraction de la bonne foi et de la saine raison, nous avons assisté ces jours derniers à des jugements contradictoires suscitant d'amères réflexions. Un sensationnel procès, méticuleusement préparé pendant huit années, mit en présence des militaires obéissant à des ordres révoltant la conscience humaine et d'autres militaires, supérieurs hiérarchiques, chargés en l'occurrence, de réprimer cette obéissance. Les premiers, esclaves d'une féroce discipline annihilant toute personnalité, répondaient d'un crime collectif ordonné par des responsables trop haut placés pour s'asseoir sur le banc d'infamie. Dans la conjoncture présente, les services qu'ils peuvent rendre dans l'armée européenne en gestation, les mettent hors de cause.

On pourrait se croire revenu en plein moyen âge devant une telle parodie de justice qui consacre une injustice: frappant le bras qui exécute, ignorant le cerveau qui ordonne. Et quelle grave erreur de donner aux débats une malsaine publicité aggravée par l'inopportune intervention du Parlement, lorsque ces débats prirent une tournure inquiétante.

Certes, devant la monstruosité de l'acte accompli, les juges militaires étaient partagés entre le respect d'une discipline imposée et la révolte d'une conscience soucieuse du respect de la vie humaine. Les peines frappant les accusés, échelonnées, n'en ont pas moins provoqué dans les hautes sphères un désarroi imprévu. La rapidité avec laquelle fut jeté le lest de l'amnistie démontre l'angoisse créée par une effervescence dangereuse pour l'ordre établi.

Partagés entre l'indignation alsacienne qui manifestait contre le verdict et la révolte partisane qui juge trop clémentes les sanctions de Bordeaux, nos gouvernants ont engagé une procédure d'urgence permettant la libération des condamnés alsaciens. Cette absolution menace d'ailleurs de déchaîner une tempête qui peut mener fort loin, car les passions qu'elle réveille risquent d'échauffer les esprits plutôt que de les éclairer.

D'autre part, n'est-il pas surprenant de voir, à quelques jours d'intervalle, le même tribunal montrer une dualité inexplicable en condamnant deux objecteurs de conscience qui, eux, se refusent préventivement à un service qui peut faire d'eux de futurs massacreurs?

Qui pourra expliquer la souplesse d'un code désuet qui réprime des actes inhumains commis sous un uniforme en même temps qu'il réprouve l'action opposée: le refus de la livrée pour ne pas les commettre?

On n'a pas osé signaler la profonde opposition qu'il y a entre l'incorporation de force et la soumission volontaire qui n'est, trop souvent, que la conséquence de la peur du gendarme.

Il peut y avoir antinomie pour un objecteur de conscience à se proclamer soldat d'un Dieu hypothétique, mais, préférant la prison à la liberté dans l'insoumission, il est remarquable de voir l'esprit de sacrifice qui anime ces jeunes gens repoussant énergiquement cette absurde idée du militarisme qui fait présentement tant de ravages. Partant du précédant que vient de créer le gouvernement, pourquoi les pacifistes ne reprendraient-ils pas à leur tour une vaste campagne en faveur d'une amnistie, pleine et entière, qui absoudrait tous les déserteurs et insoumis qui sont tenus loin de leur famille pour des actes qui les honorent?

André MAILLE.

BORDEAUX : Ecole Rationaliste (Francisco Ferrer). — Tous les jeudis cours d'adultes, à 21 h., dans une des salles de l'Athénée Municipal. Ces cours sont précédés d'une causerie éducative, soit par des spécialistes, soit par Paul ou Aristide Lapeyre.

CONFERENCES « DEFENSE DE L'HOMME ». — Vendredi 13 mars à 20 h. 30, 8, rue Danton (métro: St-Michel): *Les anarchistes devant le colonialisme*, par Maurice Joyeux. Participation aux frais: 100 francs.

CONTRE-COURANT

Téléphone: Ségur 09-68

Animateurs: L. LOUVET et A. MAILLE

Seconde série: 24 nos

ABONNEMENT SIMPLE. — *France et Union française:* 300 fr. (24 numéros); 160 fr. (12 numéros). — *Extérieur:* 380 fr. (24 numéros).

ABONNEMENT DE PROPAGANDE. — CINQ CENTS FRANCS, comprenant la réception des 24 numéros et un versement au fonds spécial de prospection.

ABONNEMENT DE SOUTIEN. — MILLE FRANCS, comprenant la réception des 24 numéros, une aide accrue au fonds spécial de prospection, diffusion, propagande.

ABONNEMENT D'ESSAI. — CENT FRANCS, envoi de huit numéros (tendant à faciliter ceux de nos amis qui veulent intéresser à notre propagande des personnes susceptibles ensuite d'y adhérer elles-mêmes.)

ENVOI DES FONDS *nominalement* à Louis Louvet, 34, rue des Bergers, Paris (15e). Ch. postal 880-87 même adresse.

nos tendances

L'HEURE DE VÉRITÉ

D'après un rapport de la commission de la population des Nations Unies, la population du globe atteindra, en 1980, le chiffre de 3 milliards. En 1950, le chiffre connu était déjà de 2 milliards 106 millions. Les experts des Nations Unies ont aussi noté que la population s'accroît le plus rapidement dans les pays économiquement arriérés.

Y aura d'la joie pour nos petits-neveux!

Quand Platon écrivait: « Les humains passeront leur vie agréablement. Du reste, ils proportionneront à leurs biens le nombre de leurs enfants pour éviter les incommodités de la pauvreté et de la guerre », il pensait sans doute que lesdits humains posséderaient l'intelligence et le sens critique désirables pour établir sagement leur bonheur.

Il en a été tout autrement. Les masses se sont reproduites sans mesure, dangereusement: et comme cela faisait l'affaire d'une minorité dominante qui fleurissait grassement sur cet humus prolifère, y établissant sa puissance et sa richesse, elle a encouragé l'accroissement illimité de l'espèce et édicté des lois contre les clairvoyants de la prudence démographique.

Où cela mène-t-il le monde?

A l'encombrement, à la misère endémique, à la guerre, à la ruine.

Les rénovateurs sociaux ont dit, redit, répétaillé toutes les raisons qui militent contre la misère et contre la guerre. Bien peu ont songé à faire la moindre allusion à la nécessité, pour éviter l'une et l'autre, de limiter les naissances. Cela est assez loin de la mentalité des bâtisseurs de paradis hypothétiques. Pour eux, les capitalistes sont seuls coupables, les gouvernements seuls responsables. Les prolétaires sont, eux, pleins de vertus.

S'il ne s'agit pas ici de défendre les capitalistes et leurs méfaits, il ne s'agit pas non plus d'innocenter les prolétaires qui ont bien leur immense part de responsabilité dans toute la misère humaine, misère journalière, guerre de tout instant et guerres sanglantes. La guerre économique sévit et s'exacerbe partout, décimant sans bruit d'innombrables personnes par le surmenage, les soucis, le manque de soins et de nourriture, la privation des plus stricts éléments nécessaires à toute vie décente. Car il ne suffit pas de manger pour vivre. Il faut aussi être logé saillement, être vêtu confortablement, avoir les possibilités de s'instruire et de se développer pleinement. Autant de solutions restées jusqu'ici non résolues.

Aussi, comme l'écrivait jadis Gabriel Giroud : « Dire qu'on s'occupera de tout cela au lendemain du « grand soir », c'est compter sur une marge de surproduction qui n'existe pas, c'est retarder la libération qu'on poursuit, c'est se leurrer et leurrer les foules. Qu'on suive Bakounine ou qu'on suive Marx ou tout autre, c'est une erreur de délaisser Malthus et Paul Robin. »

La question sociale dans son économie se présente sous trois faces nettes: *Question de population. Subsistances. Répartition des subsistances.* Le monde tourne autour de ces trois données essentielles.

Or il est incroyable, mais pourtant vrai, que l'on a constamment mis la charrue devant les bœufs. On s'est beaucoup attardé sur les mille manières de répartir des subsistances supposées, — rien n'étant plus variable et aléatoire, — mais on s'est très peu inquiété du nombre des bouches sans cesse croissant à pourvoir de problématiques denrées. Cette négligence des providentialistes obstinés envers la question-clé, la question démographique, a toujours faussé les calculs et abouti à une impuissance absolue d'assurer à chaque individu une ration-type nutritive suffisante.

S'il est permis d'ignorer une thèse, c'est manquer d'esprit positif, scientifique et observateur que de nier sans la connaître une science réelle et de plus en plus évidente. Et l'on peut dire que ce parti pris d'ignorance n'a pas manqué d'aggraver le drame humain le plus crucial de notre époque: le surpeuplement.

Il ne faut pas oublier que si l'homme possède la faculté de se reproduire indéfiniment, au delà de toute quantité donnée, avec une inépuisable vigueur, le sol cultivable, de par sa constitution même, et malgré les améliorations permises par le progrès, ne donne qu'un accroissement très lent des produits alimentaires. Dans certaines régions extraordinairement fertiles, on a exigé du sol, par des méthodes intensives, un tel rendement que l'on a épuisé la terre pour des années. Si l'on ajoute à cela la pratique inhumaine de la spéculation, le taux fictif des monnaies, les barrières douanières féroces, on voit combien les Etats avares de leurs produits dressent volontairement des obstacles aux échanges.

Contrainte de me résumer, je ne crains pas de

dire que si les prolétaires de tous les pays avaient suivi les conseils des néo-malthusiens au lieu de spéculer sur leur progéniture au point d'en perdre toute dignité, ils auraient évité bien des maux et seraient parvenus à faire cesser et la misère et la guerre. Si le remède que nous proposons n'est pas une panacée, du moins il a le mérite d'apporter aux hommes un bien-être immédiat, un peu plus de joie dans leur vie et une meilleure entente dans le monde.

Jeanne HUMBERT.

LA SEMAINE PROCHAINE:

EUGEN RELGIS

Cultes et Religions

LA MESSE

C'est la grande cérémonie du culte catholique, toutes les autres n'en sont que l'accompagnement, le corollaire naturel. Dans le langage pieux on l'appelle le *sacrifice* ou même le saint sacrifice de la messe. Pourquoi cette expression? Parce que la messe a pour objet de reproduire les différentes phases de la Passion, en d'autres termes de faire endurer à Jésus les angoisses et les souffrances de son crucifiement.

Nous avons démontré (1) que les dogmes de l'Incarnation et de la Rédemption chrétiennes, ont leur source dans les conceptions du culte védique et que la Rédemption d'alors s'appliquait aux ténèbres, dont Indra et son messager Vichnou, délivraient les aryas. La messe catholique reproduit, non la Passion et la mort de Jésus, mais le sacrifice que ces mêmes aryas (et plus tard les hébreux) offraient à leurs divinités suprêmes. Indra dans l'Indoustan, et en Judée, Iaweb. Tout l'atteste : les églises en forme de croix l'arani védique, et orientées de façon à ce que le prêtre soit tourné vers le point où paraît le soleil levant; les cierges allumés, même en plein jour et symbolisant le feu du bûcher; les ornements asiatiques dont l'officiant est revêtu; les génuflexions et les agenouillements, tout semblables à ceux du brahmane; les chants d'invocation, par lesquels on invitait le dieu à prendre part au festin servi, rien ne manque, ni l'encens, qui remplace le soma, et le vin du calice substitué à l'arva. Enfin, comment expliquer qu'on ait besoin de dire la messe dans chaque paroisse catholique et qu'il faille la dire tous les matins, si ce n'est pas une transmission et une copie de l'ancien culte solaire. Jésus est mort pour racheter tous les hommes. Son sacrifice n'a, ou n'a eu d'efficacité que pour 24 heures, il était bien inutile de le crucifier. En outre la messe dite par un prêtre a son effet sur l'ensemble de la catholicité, et non sur tel ou tel petit groupe local. Par conséquent, il suffit qu'un ministre de ce culte la célèbre, pour que chaque membre, chaque adhérent de l'Eglise Romaine, en bénéficie.

Voilà, ce qu'au point de vue religieux, décèle une analyse impartiale de la cérémonie. Dans le domaine moral elle apparaît plus singulière et plus choquante encore. Si notre cerveau n'était façonné dès la plus tendre enfance à accepter docilement toutes les affirmations sacerdotales, nous serions certainement frappés, et révoltés de ce fait: que chaque matin un homme qui se dit le représentant, le ministre et le serviteur de Dieu inflige à son fils, dieu aussi, des tortures sans nom. Et cela froidement, délibérément, comme on accomplit un acte méritoire. Dans la vie ordinaire, un ministre qui, journellement, supplicierait son souverain, un serviteur bourreau et meurtrier incessant de son maître, d'un maître incarnant en lui la bonté, la douceur et les vertus les plus hautes, vous inspirerait assurément une aversion, mêlée d'horreur et de dégoût, et vous mettriez tout en œuvre pour vous opposer à la perpétration de tels forfaits. Eh bien! non seulement les fidèles sanctionnent de leur présence ce déicide quotidien, mais ils en vénèrent les auteurs, et ne permettraient pas que, sous un prétexte ou sous un autre, ils s'abstiennent un jour de le commettre.

On n'est pas féroce et sanguinaire à ce point!

Tant de singularités, de heurts, de contresens devraient attirer l'attention générale et montrer qu'on se trouve en présence d'une anomalie. Ce Dieu qu'on n'apaise que par l'immolation indéfinie de son fils; ce fils qui se laisse bénévolement mettre à mort, pourvu que le prêtre revêtu d'ornements et d'habits spéciaux, prononce la formule magique, il y a là de quoi dérouter, avec les profanes, les esprits les plus clairvoyants.

Mais lorsqu'on remonte à l'origine, aux manifestations et aux concepts de ce culte aryen, d'une évolution si logique, tout change, tout se transforme et devient d'une limpidité extrême. La métaphore, qui n'existe pas pour l'enfant, est inconnue également de l'homme primitif. En assistant chaque soir, au déclin, fort rapide dans les pays équatoriaux, de la lumière et du soleil, l'arya devait croire, et croyait réellement qu'Indra, vaincu et prisonnier de ses ennemis (les dasyous) mourait, non sans avoir engendré un fils qui viendrait, comme lui, éclairer et réchauffer la terre. Et ce qui donnait à cette illusion les apparences de la réalité, c'est qu'au moment où le soleil se lève, on ne voit d'abord qu'un point rouge et lumineux qui grandit, se développe en émergeant peu à peu de la brume matinale.

Au dieu nouveau, tout jeune, tout faible encore, il fallait donc des aliments copieux, des boissons enivrantes: armes sûres, infaillibles pour le combat qu'il devait livrer à ses adversaires. Et cela recommençait le lendemain, puis le jour suivant et toujours, parce que la lutte envers les géants de la nuit n'avait ni fin, ni trêve, l'obscurité les ramenant, sinon plus nombreux, du moins plus acharnés contre le brillant et lumineux Indra.

C'est en conformité de cette tradition, pieusement conservée par les difftérentes migrations de la race aryenne, que notre prêtre catholique, fidèle et inconscient imitateur du brahmane, offre journellement un sacrifice au « roi du ciel ». Mais tandis que l'officiant hindou témoigne de sa vénération par l'apport incessant de mets et de libations de choix, tandis qu'il abreuve et sustente son Dieu, le clergé apostolique, après avoir tué le sien, s'en nourrit.

Ignorance et aberration intellectuelle, voilà ce qui caractérise la célébration de cette messe, envisagée par les croyants comme une excellente préparation à la vie et à la félicité éternelles.

Jeanne DERVIL.

(1) Voir les numéros précédents de *Contre-courant*.

LE FRANCHISME...

EN MARGE D'ORADOUR...

« AH ! QUE MAUDITE SOIT LA GUERRE ! »

Oradour-sur-Glane s'éclaire d'un précédent : Sommeilles-en-Meuse, 1914. Dans la collection de l'*Illustration* reste la photographie de la « Cave de la Femme aux seins coupés » et une série de documents sur ce fait.

Sommeilles, un peu avant la bataille de la Marne représente le premier village martyr, incendié complètement, « la première horreur » présentée à l'exécration de l'Arrière par la Presse. En effet Sommeilles fut la victime de la brute militaire, complètement détruit en quelques instants par l'incendie qui fondit jusqu'à la cloche de l'église.

Voici comment :

Alors que sur le flanc oriental de l'Argonne, la bataille continuait, sur le flanc occidental, le front français ayant reculé par le sud, la bataille avait cessé. Donc, à Sommeilles entrait en « colonne de route » de l'artillerie allemande. Un commandant arrêtait son cheval pour le faire boire à la fontaine, lorsque cet officier se renversa en arrière frappé d'une balle en pleine poitrine.

Grand émoi et fureur dans la colonne ! Le village est aussitôt cerné, quatre mitrailleuses sont mises en place devant le parvis de l'église qui commande les routes. Tocsin ! puis les artilleurs parcourant le village, après une première rafale qui a fauché tous les habitants sortis au son de l'alarme, jettent des pastilles incendiaires dans toutes les maisons. Voilà le village en flammes ! s'effondrant sur les bestiaux à l'étable. En juin 1915, étant médecin monté de l'Ambulance 2/5 je fus chargé de l'assainissement de ce charnier. C'est là que j'appris du maire de Sommeilles que la cave de la femme aux seins coupés n'avait jamais existé que dans l'imagination des journalistes. D'autre part l'origine de cet acte vindicatif était très simple. Les troupes françaises en se repliant avaient laissé dans un grenier deux soldats du 89e Régiment d'Infanterie qui s'étaient endormis dans la paille. S'étant réveillés, ils virent par l'intervalle des tuiles l'arrivée de la colonne allemande. Comment résister à la gloire d'un beau carton ! On prend le lebel et à bas le commandant, puis on se barre par les champs.

Le reste suit.

L'histoire ne saura jamais le nom de ces deux héros anonymes, assassins glorieux qui ont déclenché la fureur allemande.

Je n'apporte cette relation qu'à titre de fait d'histoire, naturelle, authentique. Un fait de guerre, c'est-à-dire un fait tragiquement idiot, dont je garantis l'authenticité, ayant recueilli l'information personnellement sur les lieux.

Docteur Henri DALMON.

Le franchisme est une théorie qui, là où elle est connue, représente pour les anarchistes, qui ne sont pas communistes-libertaires, ce que l'économie distributive représente pour ces derniers.

Cependant, le franchisme dépasse le cadre d'une conception économique. Il prétend que l'injustice du profit existe *en soi* et ne disparaît pas par une redistribution plus équitable. Si les communistes, de toutes tendances, prétendent que le profit vient de ce que les moyens de production sont propriété privée, les franchistes affirment que le profit est le résultat d'actions exercées sur la monnaie et par la monnaie (sans monnaie pas de vente, pas d'achat, pas de propriété des moyens de production, etc...).

La monnaie franche doit éliminer le profit et rétablir la justice naturelle entre individus libres, rendant inutile la collectivisation pour ceux qui ne la réclament pas spécialement.

Le franchisme, créé par Silvio Gesell (1862-1930), a des racines plus lointaines. C'est ainsi que les franchistes furent quelquefois connus sous les noms de: néo-physiocrates, néo-proudhonniens, socialistes-individualistes, socialistes-libéraux, etc. Déjà connu avant 1914, ce n'est qu'entre les deux guerres que le franchisme se répandit dans le monde entier, après la parution du principal ouvrage de Gesell: *L'Ordre Economique Naturel.*

En 1919 Gesell participa avec ses amis Landauer et Christen à l'instauration de la république des Soviets de Munich (anarchistes et communistes). Les différents mouvements et groupements franchistes cherchèrent à agir par action directe en émettant leurs propres billets (monnaie). Des villes les adoptèrent mais les gouvernements interdirent ces émissions.

Vers 1930, après la traduction de la littérature franchiste en anglais, ces idées se répandent notamment en Nouvelle-Zélande, en Australie et au Canada par le canal des syndicats.

Après la dernière guerre, en Allemagne, les franchistes reconstituent leur groupement et forment à côté d'autres activités franchistes un mouvement organisé politiquement, comme ailleurs déjà, particulièrement en Suisse (Suisse: 1/8e des électeurs, Allemagne peut-être 1/15e, mais dans certaines villes 1/10e à 1/7e). Toutefois, en ce qui me concerne, je vois dans *l'action directe et syndicale* le meilleur moyen d'action. Depuis 1945 le Secrétariat Mondial du Mouvement Franchiste a été constitué en Suisse.

...et sa théorie de la monnaie

En disant conception monétaire, je ne veux pas dire seulement conception de la monnaie, mais je me place sur le même plan et dans le même ordre de notion que conception idéaliste, conception métaphysique ou conception matérialiste car, étant le moyen d'échange, la monnaie constitue le facteur décisif dans les rapports humains. En disant conception an-archiste, je prétends que non seulement le franchisme rendra l'Etat superflu mais le conduira à se supprimer lui-même.

La division du travail en augmentant le rendement permet à un nombre toujours croissant d'hommes de vivre de mieux en mieux. En donnant à chacun sécurité et indépendance, elle permet de s'adonner à une œuvre et à créer ainsi la civilisation. Enfin, la division du travail a apporté la notion de « valeur » et a transformé par là la simple communication en échange, et la juxtaposition collective en association libre.

L'échange sous forme de troc ne permet pas de subdiviser la valeur d'un produit, il ne permet pas non plus de différer ni de transférer l'échange pour des raisons d'emmagasinage, d'entretien, de détérioration, etc. La création et l'emploi d'un moyen d'échange s'imposa donc. Je veux tout de suite faire remarquer que le ticket, le carnet de consommation ou tout autre titre d'ayant droit dans des systèmes tels que l'économie distributive ne sont pas des moyens d'échange parce que leur condition *sine qua non* est l'abolition de la notion de valeur.

Voyons maintenant de plus près le processus d'échange. Tout le monde échange des marchandises ou du travail contre de la monnaie et la monnaie contre des marchandises ou du travail. Ce troc différé, c'est le commerce. Et nous devrions pouvoir établir la définition suivante: le moyen d'échange est une marchandise intermédiaire et auxiliaire pour laquelle on fait abstraction de toute qualité susceptible de lui donner une valeur réelle et pratique.

Si nous admettons ainsi l'impossibilité de revenir actuellement au troc, nous devrons constater que notre économie ne peut bien fonctionner que s'il y a toujours de la monnaie là où un échange doit être effectué. Sans monnaie, aucun échange ne peut se faire. La monnaie représente la demande, les marchandises l'offre et leur rapport est le facteur décisif de l'économie. Ce rapport devrait être constant et défini et ne dépendre que des marchandises. Ainsi ne serait ni faussée ni déviée à sa base la relation entre les notions suivantes: offre

Si vous en avez les moyens souscrivez un abonnement de soutien

et demande, appréciation, prix, valeur et justice.

Mais notre monnaie suffit-elle à ces conditions?

D'abord nous constatons qu'elle ne sert pas seulement comme moyen d'échange mais qu'elle est aussi le signe et l'expression de la richesse. Cette dualité due à quelque valeur réelle et pratique engendre de graves inconvénients. S'il n'y a aucune difficulté pour que la monnaie-échange devienne monnaie-richesse, la monnaie-richesse ne peut devenir de la monnaie-échange que par la voie de crédit. De telle sorte que nous pouvons dire que la vitesse de circulation de la monnaie est indépendante des exigences du commerce. La demande représentée par la monnaie est donc une grandeur indéfinie à savoir le produit de la quantité du numéraire par la vitesse de circulation ou crédit.

Contrairement au postulat établi plus haut, c'est donc la monnaie qui détermine le rapport entre l'offre et la demande. En conséquence nous assistons obligatoirement à des fluctuations désastreuses telles que hausse et baisse des prix, conjoncture et crise, booms et cracks.

(A *suivre.*)

Siegfried KLEINSCHMIT.

LA SOCIETE FUTURE

L'abus des mots ne saurait satisfaire ceux qui cherchent la compréhension et non de la littérature. Il faut aussi tenir compte de la dévaluation de tous les « grands mots ». On met en prison au nom de la liberté. Des généraux se déclarent pacifistes. On parle d'Honneur militaire et de fraternité d'arme... L'égalité « en droit » permet au privilégié d'écraser « légalement » le déshérité, etc... et ceux qui emploient ces vocables sont parfois sincères. Toute conception apporte un élément utile. A la condition d'être utilisé intelligemment. Le terrassier et le couvreur sont d'une nécessité absolue pour la construction d'un bâtiment. Que le couvreur veuille placer sa toiture avant l'exécution du terrassement ne prouve pas que son travail soit inutile, mais seulement prématuré. Chacun peut fournir une grosse part à la libération de l'homme, à la condition formelle d'apporter avec ses idées toute la bonne foi et la tolérance nécessaires à la compréhension mutuelle. Le sectarisme n'est pas anarchiste.

Les réformistes se plaisent à déclarer qu'ils réalisent davantage que les révolutionnaires plus enclins au bruit qu'au travail. Les apparences le leur accordent. Si tel parlement vote une loi favorable (ce qui est, convenons-en, très rare) aux déshérités, c'est toujours à la suite de longues luttes menées par des révolutionnaires. C'est une précaution des possédants contre la menace qui pèse sur eux. Ce que politiciens et révolutionnaires appellent victoire, n'est qu'une petite concession, vite compensée, et presque toujours un frein efficace à l'élan populaire partiellement satisfait. La lutte révolutionnaire s'impose, mais est-ce à dire qu'il faut participer à n'importe quelle agitation ? Les anarchistes estiment que ce rôle est insuffisant et qu'il faut aller plus loin.

Sur quelle base allons-nous donc lutter. Puisque nous combattons la société actuelle que proposons-nous ? Je ne conçois pas de lutte, comme d'ailleurs aucune tentative quelle qu'elle soit, sans un plan. En cela j'approuve ceux qui cherchent à en fixer les bases. Je leur dis non s'ils veulent faire de ce canevas le cadre définitif de leur société de demain. Le plan est nécessaire pour le militant (et c'est à mon avis le premier travail à accomplir sérieusement en commun) au même titre que l'itinéraire du touriste. Il doit être clair, réalisable, mais ne doit être ni une œillère ni un évangile. Le militant allant vers un point précis, ne sera pas toujours suivi, il éveillera l'attention *autant qu'il fera des propositions concrètes.*

Cette « société-projet » verra-t-elle le jour ? Sera-t-elle dépassée ? Peu importe ! L'évolution humaine ne permet pas de prédictions, cependant elle servira de base à un combat d'affranchissement bien plus efficace parce que plus réaliste que les rêveries philosophiques. Ce travail de nos « planistes » est donc d'un gros intérêt... pour autant qu'ils ne se croient pas les créateurs du monde moderne et définitif.

Que sera la société libertaire ? Existera-t-elle ? Celui qui peut en répondre est à mon sens bien naïf. Il est certain que le monde actuel ne supporterait pas nos conceptions à cause de nombreuses tares. Il est vraisemblable que les hommes enfin possesseurs d'une individualité constitueront demain une société dont nous n'avons aucune idée. Ignorant l'époque de réalisation (ses progrès techniques influant forcément le social) nous ne pouvons imaginer NOTRE comportement à ce moment-là, et, encore moins celui de nos descendants. Ce dont nous sommes certains, c'est que la société future vaudra ce qu'auront valu les révolutionnaires qui en préparent l'avènement. Notre devoir est donc d'y apporter tout ce que nous pouvons lui donner en défendant, avant tout, la liberté de son épanouissement. Que penserait-on d'un camarade ignorant, systématiquement les aspirations d'un enfant, soucieux uniquement d'en faire l'homme qu'il souhaite trouver en lui ? La société sera libertaire par le comportement des individus, elle ne saurait l'être par des règles ou des lois dites « anarchistes » !

Roger-A. PAON.

DÉGOUTS

Le Français de mon temps avait tous les défauts:
léger, joueur, vantard, recherchant une dupe;
couard et cocardier, adorant les drapeaux,
très gourmand, et, paillard, il fourrageait les jupes.

Pantouflard, manilleur, crevant de politique,
ce bonhomme odieux, gonflé de vanité,
avait pourtant pour nous l'unique qualité,
ce Français de mon temps détestait les bourriques.

Il fuyait les corbeaux aux masques anonymes.
Salissant, dénonçant, de leurs traits venimeux.
Celui qui sert de cible a commis tous les crimes,
Mais celui qui dénonce est le plus crapuleux.

Le répugnant mouchard a le sens pratique.
Livrant son confident courbé sous le malheur
(tous les terrains sont bons: privés ou politiques).
Trente deniers sont là. L'argent n'a pas d'honneur.

Ne nous étonnons pas de cotoyer la fange.
Judas est un métier (à quand son syndicat?)
de Basile à Vidocq saluons les phalanges
puisqu'ils sont sanctifiés par la raison d'Etat.

De notre temps, enfin, les âmes étaient moins viles.
Nous avions la candeur d'avoir un idéal.
Le plus beau de nos droits était le droit d'asile.
Or il a disparu de ce monde infernal.

L'honnête homme est tremblant. Nul à qui se confier.
Il est à la merci de ces mouchards serviles.
Qu'on brûle sans remords les moissons et les villes,
si les cœurs ont perdu l'amour et la pitié.

Février 53.

Paul PRIMERT.

A L'IMPOSSIBLE...

Nous nous donnons beaucoup de mal pour adresser régulièrement le journal à nombre de camarades — que nous savons des nôtres — qui ne donnent signe de vie que tous les deux ou trois ans. Voire quatre. Ce n'est plus possible avec l'hebdo. Que ceux qui se savent dans ce cas se décident à nous dire si, oui ou non, nos envois les intéressent.

Aux Oubliettes Vaticanes

Ainsi que je l'indiquais il y a quinze jours, il n'était pas douteux que l'Eglise officielle se ferait en coulisse la complice du rapt et de la séquestration des petits Finaly. Personne ne se risque à l'écrire dans la grande presse et « Franc-Tireur » même — par tactique sans doute — affecte de croire que la « hiérarchie » a ordonné que les enfants fussent rendus. En fait, la hiérarchie n'a rien ordonné du tout. L'appel de l'évêque de Grenoble aux ravisseurs n'était qu'un alibi et une tartuferie. Les preuves en sont évidentes.

On sait qu'un désaveu, fût-ce du pape, serait en opposition à un dogme qui se fonde sur ceci que toute personne baptisée est à Dieu et, comme telle, placée sous la tutelle morale de l'Eglise. Seule la force hostile de pouvoirs temporels peut provisoirement empêcher l'Eglise d'exercer la mission qu'elle s'octroie. En l'espèce, elle estime son droit sur l'enfant supérieur à celui des parents qui ne l'ont que « généré » tandis que le baptême l'a « régénéré » (*sic*).

⁂

Voici les conséquences et les preuves. L'évêque de Grenoble a lancé un appel et non pas une condamnation. Cet appel pouvait engager la « discipline », nullement la conscience. Or la discipline n'est due à un évêque qu'au sein de son diocèse. La duplicité est criante puisque, à ce moment, les enfants étaient déjà — et on le savait — à Bayonne.

L'évêque de Bayonne intéressé, lui, s'est tu. Il a laissé prêtres et religieux de son diocèse organiser le transfert des petits Finaly (on sait dans quelles conditions, à pied par les sentiers de montagne enneigés) aux couvents moyenâgeux de l'Espagne sur lesquels nul pouvoir temporel, pas plus celui de Franco qu'aucun autre, n'a d'autorité. C'est l'oubliette.

⁂

Les prétendues négociations, tant avec les autorités civiles qu'avec le haut clergé espagnols, ne sont qu'agitation fallacieuse. Les ordres religieux ne doivent obéissance qu'à leur supérieur et, par lui, au pape. Cette règle d'Eglise a force de loi en Espagne. Par conséquent, le pape seul est en mesure de faire rendre les enfants si — malgré le dogme — il est contraint à *ce mal* pour éviter qu'un mal plus grand ne s'abatte sur l'Eglise.

Autrement dit, la soumission du clergé français aux lois françaises dépend ici de la volonté du gouvernement d'agir à Rome, de s'opposer à ce que les lois communes soient tenues en échec par des personnes moralement soumises à un pouvoir étranger auprès duquel nous entretenons un ambassadeur.

On ne croit pas au père Noël. Notre gouvernement, aux mains de la réaction cléricale active, plus dépendant du pape que ne le furent jamais les rois catholiques, organise contre ses propres lois une position de repli: libérations provisoires successives accordées aux prêtres et consorts kidnappers, cependant passibles des travaux forcés; étouffement au mieux de l'affaire et, si finalement elle se gâte, prêtres et bonnes sœurs en liberté gagneront cette providentielle Espagne où les deux petits Juifs vont devenir moines, comme d'autres avant eux, et comme d'autres encore fussent devenus des militants nazis pour peu que le temps eût permis à Hitler de terminer le dressage des enfants qu'il avait enlevés et séquestrés.

Après cela, nos catholiques pourront voter une loi interdisant l'accès de la fonction publique aux communistes liés à un gouvernement étranger. On saura désormais que ce n'est pas là une question d'intérêt national mais seulement une question de concurrence entre Rome et Moscou, ces deux totalitarismes en lutte pour leur hégémonie.

Ch.-Aug. BONTEMPS.

Le point de vue de l'anarchisme social

UNE DES SOURCES DE L'AUTORITÉ

Je suis, vous êtes, nous sommes partisans de défendre les ouvriers contre l'exploitation patronale; l'individu contre toute espèce d'exploitation, du reste — cet élargissement du débat est nécessaire, car, disons-le, l'exploitation patronale n'est plus, dans notre monde, qu'une partie, qu'une petite partie de l'exploitation générale, et ne ressemble plus à ce qu'elle était autrefois.

Mais ce n'est pas une raison pour flatter les ouvriers, qui, avec ou sans excuses, n'ont pas toujours une attitude aussi correcte que nous le souhaiterions; ni pour encenser les individus quand ils se comportent comme des saligauds.

Dans une usine de ma connaissance, la direction avait construit de nouveaux water-closets absolument superbes. Les bourgeois du siècle dernier n'en avaient pas de pareils. On y eût mangé la soupe sans dégoût. Faïence et nickel luisaient. A côté, des lavabos nombreux, bien agencés, avec des appareils automatiques distribuant de la poudre de savon.

Bravo donc pour la direction qui avait fait construire cela; mais bravo aussi, et surtout, pour les ouvriers, qui avaient exigé cette construction et l'avaient obtenue: sans eux, l'idée n'en serait pas venue au patron.

Or, le soir même de l'inauguration des nouveaux waters, ils étaient souillés abominablement. Deux jours plus tard, la moitié des chasses ne fonctionnaient plus. Aux lavabos, plusieurs robinets avaient été dévissés et emportés. Un mois après, il fallut ôter les boîtes à savon, car les appareils étaient brisés les uns après les autres.

Vous pouviez entrer aux cabinets n'importe quand: la lumière était toujours allumée; jamais un usager n'éteignait. Vous pouviez aller aux lavabos quand vous le vouliez: les robinets étaient sans cesse ouverts et pissaient à jet continu; ceux qui s'en servaient jugeaient indigne d'eux de les fermer après s'être lavé les mains. N'était-ce pas contribuer à lutter contre le patronat que de grever un peu plus l'usine de dépenses de courant et d'eau?

Mentalité fâcheuse selon nous. Car qui est-ce qui en souffre, finalement? Pas le patron! il a le beau rôle, dans cette histoire. Il a donné ce qu'on lui demandait, et ceux qui le demandaient et à qui il l'a accordé l'ont démoli, s'en retirant à eux-mêmes l'avantage. Ils lui fournissent en outre un bon prétexte pour refuser une autre fois.

Autre exemple. Récemment, un journal parisien a organisé un concours d'erreurs qui nécessitait des recherches dans de nombreux ouvrages. La Bibliothèque Nationale s'aperçut bientôt que des dommages irréparables avaient été causés à des livres de grande valeur, dont elle détenait le dernier exemplaire publiquement consultable. Des acharnés du concours avaient arraché des pages à ces volumes précieusement conservés, désormais inutilisables et impossibles à remplacer. Les dégâts s'élèveraient à un demi-million, pour autant qu'on puisse les chiffrer.

⁂

Pourquoi nous nous insurgeons contre ces faits? J'espère que vous le comprenez sans qu'il soit besoin d'insister. Je

Imprimerie spéciale de *Contre-courant*
34, rue des Bergers, Paris-15e
Le gérant: HAINER.

sais. Certains nous diront: « Là n'est pas votre rôle. Votre rôle, à vous anarchistes, est de dénoncer l'Etat, encore l'Etat, toujours l'Etat; de rouspéter contre l'autorité, encore l'autorité, toujours l'autorité. »

Eh bien! justement. J'estime, et, n'étant pas seul de cet avis, je crois pouvoir dire: nous estimons que les individus qui cassent tout dans une usine justifient l'existence du patron; que ceux qui déchirent les livres d'une bibliothèque publique (dont tout le monde peut avoir besoin, et dont nous profitons tous) sont des êtres puants et abjects qui rendent inévitable et fatal le pouvoir répressif de la police et de l'Etat. Et je les considère comme des complices de l'autorité arbitraire, je les traite comme des ennemis et je me déclare en guerre avec eux.

Pierre-Valentin BERTHIER.

PAUL RASSINIER

Le discours de la dernière chance

Un volume in-16 jésus 570 fr. - fco rec. 625 fr.

NOUVELLES Internationales

Le « garot » rétabli en Espagne.

Trois nouveaux militants de la C. N. T. (Confédération du Travail) : Jorge Oses Palacios, Pedro Fernandez Gonzales et José Avelino Munoz, ont été « exécutés » au début de janvier dans les geôles franquistes. Selon les communiqués officiels ces camarades auraient été « fusillés ». D'après des nouvelles certaines, ils auraient été soumis dans leur cellule au supplice du « garrote », procédé barbare et infamant en vigueur sous le régime monarchiste et consistant dans la strangulation progressive au moyen d'une vis fixée à un pieu. Cependant qu'on ressuscite le moyen âge dans l'Espagne franquiste, les navires américains affluent dans les ports espagnols, pour y établir des bases de « défense de l'Europe libre »...

Sous le régime de Salazar

Dans la prison de Coïmbra, le camarade José Lopez vient de décéder, à la suite des mauvais traitements auxquels il était soumis par les geôliers du très chrétien régime de Salazar. Parmi les nombreux camarades portugais incarcérés, le camarade Satana se trouve lui aussi dans un état de santé déplorable et court le danger de faire la même fin que Lopez.

Polémiques sur l'objection de conscience

Les articles d'Hem Day, A. Sadik, Louis Hobey ont produit quelques remous parmi nos lecteurs dont certains nous ont adressé le résumé de leur opinion sur la question. Nous passerons, dans un très prochain numéro, sous le titre qui « chapeaute » cette note, ces exposés contradictoires. Car, on a pu s'en apercevoir, *Contre-courant* est bel et bien un organe de *libre discussion*.

SAMEDI 14 MARS
— A 21 HEURES —

GRANDE SALLE DES SOCIETES SAVANTES

8, rue Danton (Métro: Odéon-St-Michel)

SOIREE EN CAMARADERIE

organisée au bénéfice de « Contre-courant »

AU PROGRAMME :

Jean FABREZI
créateur
de la *Belle de Cadix*

Marga TOSY
de la
« Vache Enragée »

Pierre HIEGEL
dans une présentation
de disques rarissimes

Marie MARCEAU
des Cabarets parisiens

CLOVYS, Rachel LANTIER et Henri PICARD
dans une reconstitution de la « Muse Rouge 1925 »

Eug. DUFETRE et Marcel LAPORTE (Radiolo)
dans les œuvres de Gaston Couté

Pierre STIL
des
« Deux-Anes »

Fred LENAIN
du
« Grenier de Montmartre »

Robert GAMELIN
du
« Caveau de la République »

Rémy CLARY
du cabaret
« Milord l'Arsouille »

Félix GIBERT
de
l'Odéon

Au piano
d'accompagnement
Nicole RATE

LES FAUX-FRERES
les duettistes **ANDRE et JO**
et les chansonniers
LEO CAMPION
PIERRE DAC
RENE-PAUL

Paul PRIMERT
dans ses poésies
pacifistes et sociales

Spectacle présenté par
Claude VILLON
du Théâtre de l'Humour

ENTRÉE: 150 FRANCS. — La soirée commencera à 21 heures précises et les portes ouvriront à 20 heures. Le spectacle sera réglé pour que nos amis de banlieue aient leur correspondance. *On trouve des cartes d'entrée:* à la permanence aux jours et heures indiqués, chez Fernande Vaugeois, 26, rue Pierre-Leroux (7e), Durry (journaux place République face Toile d'Avion), Gossuin, 39, rue de Bretagne (3e), Berthier, 177, fbg Poissonnière (9e), C. N. T., 39, rue de la Tour-d'Auvergne (9e), C. N. T., 24, rue Sainte-Marthe (10e), Joyeux, 53 *bis*, rue Lamarck (18e), Véran, 24, rue Neuve-des-Boulets (11e).

Les camarades qui ont reçu des cartes et les ont placées seront gentils de les régler au compte: André Maille, 34, rue des Bergers, C.C.P. 2907-32, Paris (15e), pour nous aider à solder les premiers débours.